

—Comme monsieur le marquis, comme nous tous, vous devez attendre.

—Mais.

—Restez ici, lui dit impérieusement Gabrielle.

Et comme il la regardait tout ahuri, elle ajouta :

—Monsieur Morlot aura certainement quelque chose à vous dire.

—Monsieur de Montgarin, restez, dit le marquis.

On attendit.

Un peu avant quatre heures, Gabrielle, en observation devant la fenêtre, vit entrer dans la cour Morlot et Jardel. Elle revint précipitamment dans le salon.

—Enfin, le voici, dit-elle.

Un instant après, Morlot parut. Il était très pâle. Son regard sombre sous ses sourcils hérissés, sa figure contractée, le frémissent de ses lèvres et de ses narines lui donnaient une expression terrible.

Après avoir salué le marquis et l'amiral, il se tourna brusquement vers Ludovic.

—Monsieur de Montgarin, dit-il, je suis heureux de vous trouver ici ; tout à l'heure nous aurons à causer sérieusement.

Ce fut Gabrielle qui prit la parole. Elle répéta à Morlot, à peu près textuellement, ce qu'avait raconté Mme de Coulange.

—J'ai eu affaire autrefois à bien des grands scélérats, dit l'ancien policier, quand Gabrielle eut fini de parler ; mais jamais je n'ai entendu parler de quelqu'un d'aussi audacieux.

—Je voulais aller prévenir le préfet de police, dit le marquis. Mme Louise m'a conseillé de vous attendre.

—Elle a eu raison.

—Quel est votre avis ? que devons-nous faire ?

—Monsieur le marquis, il s'agit de savoir, d'abord, où Mlle de Coulange a été conduite, et ensuite de l'arracher des mains de ses ravisseurs. Pour cela, avec deux hommes que j'ai sous la main, je ferai plus que tous les agents de sûreté. D'ailleurs, il y a certaines choses que vous ne pouvez pas faire connaître.

—C'est vrai.

—Et d'autres choses que vous ignorez et que je sais, moi. Ne soyez pas trop effrayé, monsieur le marquis, et rassurez madame la marquise ; Mlle de Coulange ne court aucun danger. Je me hâte de vous dire que je sais ce que je dois faire pour la retrouver, et j'espère bien que, d'ici à deux jours, elle vous sera rendue.

—Je ne demande qu'à vous croire, mon cher Morlot, répliqua le marquis ; mais dans quel but les misérables ont-ils enlevé ma fille ? Je me perds en conjectures.

—Je me trouve en présence de deux hypothèses, répondit Morlot ; la première est que le misérable, dont je n'ai pas à prononcer le nom, a enlevé Mlle de Coulange afin de vous la rendre au bout de quelques jours moyennant rançon, c'est-à-dire en vous forçant à lui donner une forte somme d'argent. Cette supposition est d'autant plus facile à admettre qu'elle n'est pas en désaccord avec la proposition qui a été faite dernièrement à M. le comte de Coulange.

C'est clair, il lui faut de l'argent, c'est de l'argent qu'il veut, le misérable !

—De qui parlent-ils donc ? se demandait le comte de Montgarin dans un ahurissement complet. Du reste, dès l'apparition de Morlot, il avait été frappé de stupeur, et il l'écoutait avec une angoisse dévorante. Dans ce sombre personnage, qu'on appelait Morlot, il reconnaissait le baron de Ninville. Qui donc était cet homme ?

—Pourtant, monsieur le marquis, reprit Morlot, sans repousser absolument cette supposition, je m'arrête de préférence à ma seconde hypothèse.

—Qui est ?

—Jusqu'à preuve du contraire, monsieur le marquis, je crois que Mlle de Coulange est un otage ou une sauvegarde entre les mains de vos ennemis.

—Mais alors, Morlot, c'est horrible, ils peuvent la tuer !

—Avec de pareils scélérats, monsieur le marquis, tout serait à craindre et j'aurais peur, moi aussi, si nous n'avions avec nous pour la protéger contre leur fureur, M. le comte de Montgarin.

—Moi, moi, exclama le jeune homme.

Tous les yeux s'étaient fixés sur lui.

—Monsieur de Montgarin, dit Morlot d'un ton solennel, c'est vous qui retrouverez Mlle de Coulange : et c'est vous qui la sauverez.

Ludovic s'était redressé, les yeux étincelants, superbe.

—Parlez, parlez, monsieur, dit-il d'une voix sonore ; que dois-je faire ? Je suis entièrement à vos ordres.

—Vous le saurez tout à l'heure, répondit Morlot.

Puis s'adressant à M. de Coulange, il reprit :

—Je n'ai plus à dire à monsieur le marquis qu'il peut compter sur mon dévouement : l'heure de frapper ses ennemis a sonné. A demain !

Il salua et se dirigea vers la porte en disant :

—Venez, monsieur de Montgarin, venez.

XXXXII

Un quart d'heure plus tard, Morlot et le comte de Montgarin étaient assis en face l'un de l'autre dans la chambre de M. Robert, rue Rousselet.

On avait remis à Morlot le billet de Gabrielle. Après en avoir pris connaissance, il fit lire à Ludovic l'adresse écrite sur l'enveloppe et lui dit :

—Vous le voyez, je ne veux pas avoir de secrets pour vous. Ici, je me nomme Robert, à l'hôtel Louvois, je suis le baron de Ninville. Morlot est mon véritable nom. Je suis l'intendant du domaine de Chesnel qui appartient, vous devez le savoir, à M. le comte de Coulange. Avant d'être un des fidèles et dévoués serviteurs de la maison de Coulange, j'étais agent de la police de sûreté. Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que depuis près d'un an j'ai repris mon ancien métier ?

—“ Nous nous reverrons, ” vous ai-je dit chez Mme la duchesse de Commergue. Le grave événement d'aujourd'hui me force à avancer de deux ou trois jours l'entretien que je désire avoir avec vous.

Maintenant, monsieur le comte de Montgarin, si vous le voulez bien, vous allez répondre à quelques questions que je vais vous adresser. Mais je vous préviens, pas de subterfuges, vous devez me répondre franchement, sans faux-fuyants, sans réticences.

Depuis combien de temps connaissez-vous le comte de Rogas ?

—Depuis environ dix-mois.

—Alors vous le connaissiez déjà depuis quelque temps lorsqu'il est venu s'installer chez vous ?

—Oui.

—La maison de Rogas est une des plus nobles et des plus anciennes de Portugal ; pouvez-vous me dire exactement quel lien de parenté existe entre les Montgarin et les Rogas ?

—Non, car je ne connais pas entièrement la généalogie de ma famille ; mais la comtesse de Montgarin, ma mère, était la fille d'un espagnol.

—L'Espagne et le Portugal se touchent ; on peut admettre que votre aïeul maternel soit un descendant de la famille de Rogas. Seulement, vous n'en avez pas la preuve. Le comte de Rogas vous a dit : Je suis votre parent, votre cousin, et vous l'avez cru.

—Oui, répondit Ludovic, visiblement troublé.

—Ce n'est peut-être pas tout à fait ainsi que cela s'est passé, reprit Morlot ; mais qu'importe, monsieur de Montgarin. Quel est le véritable nom du comte de Rogas ?

—Mais... mais, balbutia le jeune homme, je ne comprends pas votre question ; on l'appelle toujours comte de Rogas et quelquefois don José seulement.

—Alors vous croyez que ce Portugais, qui habite avec vous, vit avec vous, est réellement le comte de Rogas ?

—Je le crois, monsieur.

Ces mots furent prononcés avec un accent de conviction qui ne permettait pas à Morlot de douter de la sincérité du jeune homme.

—Eh bien, répliqua-t-il, je vais vous étonner en vous apprenant que votre soi-disant cousin est comte de Rogas comme moi je suis pape.

Ludovic bondit sur son siège.

—Que me dites-vous là ? exclama-t-il, en écarquillant ses yeux effarés.

—La vérité, répondit Morlot.

—Mais non, c'est impossible, vous vous trompez !

—L'homme dont nous parlons n'est pas le comte de Rogas, répliqua Morlot, parlant lentement, accentuant chaque mot. Le dernier comte de Rogas, officier supérieur de la marine royale portugaise, est mort il y a plus de quinze ans. Il n'avait qu'une sœur qui l'a suivi de près dans la tombe. La famille de Rogas est aujourd'hui complètement éteinte. Le comte de Rogas et sa sœur possédaient une immense fortune que des collatéraux se sont partagés. Je peux vous dire comment je suis si bien renseigné ; je suis allé chercher mes renseignements moi-même en Portugal, et c'est au village même de Rogas que je les ai trouvés. Comme beaucoup d'honnêtes gens, monsieur de Montgarin, vous avez été trompé par un misérable fourbe, un audacieux coquin. Et, continua Morlot d'un ton sévère, on ne peut pas vous excuser d'avoir été la dupe de cet homme, car vous ne deviez point vous livrer à lui sans le connaître ; vous auriez dû savoir que c'était un aventurier, un escroc, et qu'il volait au jeu.

Ludovic tressaillit et baissa la tête.

—Depuis un mois, poursuivait Morlot, j'ai découvert bien des choses ; vous êtes coupable, monsieur de Montgarin, très coupable, moins cependant que je ne l'avais cru d'abord. Heureusement pour vous, vous êtes autant une victime qu'un complice. Assurément, vous ne savez pas quel sombre drame se joue autour de vous, bien que vous y remplissiez votre rôle. Au milieu de tout cela, vous êtes ce qu'on appelle au théâtre une utilité. On s'est servi et on se sert encore de vous comme d'un instrument. Et comme vous êtes